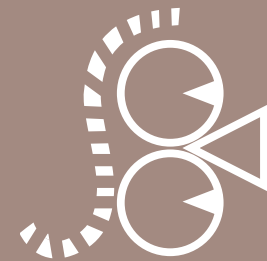


Vu de Pro-Fil



Dossier : Frontières

N°18
Hiver 2013-2014

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Alain Le Goanvic
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet
Réalisation : crea.lia@orange.fr

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon Nicole Vercueil
Maguy Chailley Waltraud Verlaquet
Arielle Domon Arlette Welty-Domon
Alain Le Goanvic Françoise Wilkowski-Dehove
Jacques Vercueil Jean Wilkowski
Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Claude-Jeanne Bonnici Jean Lods
Jacques Champeaux Paulette Queyroy
Jean Domon Jean-Pierre Queyroy

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tournettes

ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 déc. 2013

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Drôme / Dieulefit

Daniel Saltet - 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@hotmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
pro-fil@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

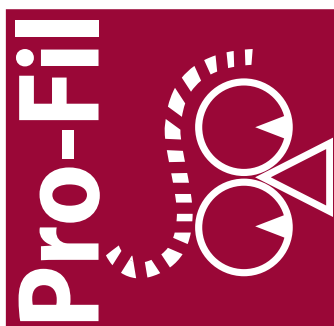
Christine Champeaux - 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence

Waltraud Verlaquet - 04 89 90 59 91
waltraud.verlaquet@gmail.com

Couverture :

Wagah de Supriyo Sen (2009)



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophiles, un regard chrétien sur le cinéma.

les visibles et les invisibles, les géographiques, les ethniques, les psychologiques envahissent notre vie. Un monde sans frontières, réalisé par Internet et le numérique ? C'est aussi un monde sans repères et sans grand idéal. Et nous désirons peut-être une 'nouvelle frontière' vers laquelle tendre, comme la recherche d'un but à atteindre, à dépasser ensuite.

Ainsi notre chère association a des objectifs ambitieux (effectifs, activités, rayonnement) et se met en ordre de marche pour cela. Je lui souhaite tout le bien possible, maintenant que je quitte la présidence du C.A., après quatre ans de mandat. Mais le virus me tient toujours, je reste dans la maison. Ce n'est qu'un au revoir...

Alain Le Goanvic

Edito

Nouvelle Frontière

Vous trouverez dans ce numéro le dossier de notre séminaire annuel qui a eu lieu au CART à Sommières, sur le thème des 'frontières' au cinéma. On peut remarquer que ce sujet est largement évoqué dans les médias : télévision, presse écrite, Internet, expositions. Peu à peu se constitue l'impression que les frontières,

Sommaire

- 2 Edito
- PLANETE CINEMA**
- 3 Le globophage et la magistrat
- 4 La soif de vérité de la société russe
- 5 Les prix de l'automne
- 6 Enfances et amitié au Cinemed
- 7 Le festival des 'Meilleurs courts'
- Champ-Contrechamp : A Touch of Sin**
- 8 – Champ : Etincellante épidémie de meurtres en Chine
- 9 – Contrechamp : Le péché de Pavlov
- DOSSIER : Frontières**
- 10 Voyages et errance dans un mode sans repères
- 11 De l'autre côté du miroir
- 12 Quelle(s) frontière(s) ?
Le pas suspendu de la cigogne
- 13 Désespoir sans frontières
- 14 Invitation au voyage de la mémoire
Une frontière-spectacle
- 15 **Le coin théo** : La frontière du milieu...
- DECOUVRIR**
- 16 A contre-courant ?
- 17 Un auteur, un film : Has et *La clepsydre*
- PRO-FIL INFOS**
- 18 Des profiliens s'immergent
Le 2^e jury de Pro-Fil
- 19 Infos diverses
- A LA FICHE**
- 20 *La pirogue*



web

Le globophage et la magistrate

Enfermés dehors, un précédent opus de Dupontel, exprimait déjà la délirante écriture d'un réalisateur hexagonal qui n'a pas, dans le cinéma contemporain, son pareil : il récidive ici et en mieux, ayant fait table rase de quelques scories surréalistes apparentées à l'Underground de Kusturica ou à Delikatessen.

Ariane Felder, juge d'instruction célibataire, est promise à un brillant avenir et s'y emploie à corps perdu : le métier et rien d'autre. Mais le destin l'entend autrement, qui lui fait découvrir brutalement qu'elle est enceinte - à son corps défendant. L'évidence est là ; l'évènement, si l'on peut dire, remonte à cinq mois ; autant dire que tout 'recours' pour cette juriste raffinée est interdit. Cinq mois plus tôt donc, c'était le 31 décembre. De haute lutte, un collègue bien attentionné de notre héroïne a obtenu d'elle qu'elle consente à participer à une fiesta haute en couleurs, fortement arrosée cela va sans dire. Les digues se rompent, Ariane s'imbibe au delà du raisonnable, s'affuble d'une perruque de circonstance, et tout à l'avenant. Ensuite le trou noir...

L'auteur du 'délit'

Triste polar, auquel la magistrate va faire face. Commence alors, desapart, la traque confidentielle : visionnage approfondi des caméras de surveillance à la sortie du lieu des festivités, puis, l'étau se resserrant, recherche décisive... d'ADN. De tout cela résulte que la jeune femme a copulé sur un banc public avec un malfrat réputé de haut vol, plusieurs fois récidiviste, présentement recherché par toutes les polices pour un assassinat odieux : notre homme ayant dévoré les yeux de la victime est qualifié depuis de 'globophage'... Et voici qu'il s'était malencontreusement trouvé, dans sa fuite, sur le chemin de la justice, laquelle l'avait littéralement violé, avec les conséquences que l'on sait.

Honni soit...

La suite, à savourer sans modération, n'a rien à envier à ce qui précède. D'abord, dans l'intimité, si l'on peut dire, le long huis-clos entre les deux 'comparses' montrant que le voyou n'est peut être pas celui que décrit la rumeur, et que l'on a vite

fait d'habiller les gens. Dans le même temps, le petit écran fait ses délices de cet horrible assassinat, ponctué de *flashes* accrocheurs comme on sait faire ; sans oublier l'accompagnement des nouvelles pour les mal-entendants : occasion pour Jean Dujardin de se souvenir de *L'Artiste*.

La justice passe

Survient un grand moment : le procès, au cours duquel un avocat bègue met excellemment à profit cette particularité de son talent. Que l'on se rassure : au terme du récit, une certaine morale l'emportera, les parents et l'enfant se porteront bien, merci. Et l'on pardonnera volontiers au réalisateur un clin d'œil à ceux qui furent sans doute ses pères spirituels, Chaplin, Keaton, *Helzapoppin*, les frères Marx, lorsqu'il tente de nous montrer qu'on peut fort bien se suicider en se découpant en rondelles, grâce à l'abondance d'ustensiles dangereux dont nos cuisines ne sont pas avares...

Jacques Agulhon

Neuf mois ferme
(France 2013, 1h22)
d'Albert Dupontel

avec
Albert Dupontel
Sandrine Kiberlain
Nicolas Marié

Albert Dupontel et Sandrine Kiberlain dans 9 mois ferme



La soif de vérité de la société russe

Après les années terribles qui ont suivi la chute de l'URSS en 1991, une nouvelle page s'est ouverte avec le siècle, et le festival du cinéma russe de Honfleur, fin novembre, témoigne d'une vraie soif de vérité, en ce qui concerne l'Histoire, les relations humaines, l'individu.

La soif, premier film de Dmitri Tiurin, qui a été primé, de même que l'acteur Mikhaïl Grubov, dépeint avec minutie la solitude d'un jeune soldat rescapé de la guerre de Tchétchénie mais n'oublie pas les problèmes de ceux qui l'entourent : famille recomposée, mère élevant seule un enfant perturbé, alcoolisme. Constantin, défiguré, finit par trouver la paix intérieure.

« Avec les années 2000, le temps s'est comme arrêté. Les gens se sont aperçus qu'ils avaient finalement survécu. Alors ils ont commencé à se dire : bon, qu'est ce qu'on fait maintenant ? »

a raconté le réalisateur Pavel Lounguine, lors d'une *masterclass*. S'affirmant lui-même « à la recherche de la vérité », il recourt toujours lorsqu'il tourne à quelques non-professionnels qui, « par leur maladresse », apportent inévitablement « de l'authenticité ».

Le temps s'est arrêté

Les metteurs en scène s'attardent désormais sur des thèmes longtemps interdits, tabous ou occultés, comme la sexualité, le handicap, l'homosexualité ou la corruption. Déjà présenté à Cannes, *The Major* (Yuri Bykov) s'attaque à la corruption dans la police. Un capitaine de police roulant trop vite tue un enfant sur une route glacée. Grâce à l'aide de collègues qui maquillent les preuves, il est blanchi. Mais ce thriller violent prend un tour particulier quand le policier pris de remords veut se dénoncer. Le public russe lui a fait un triomphe.

Dans *Le jeu de la vérité*, Victor Chamirov parle du regard des autres sur l'invalidité avec authenticité et humanité. Trois amis de longue date ont un choc en retrouvant Maïa, leur amour de jeunesse, sur un fauteuil roulant à la suite d'un accident.

« On s'est tellement menti »

« On s'est tellement menti, disons-nous maintenant toute la vérité ! », résume encore un personnage de

la très fellinienne comédie *Corps et biens* de Taïssa Igoumentseva. Les habitants d'une bourgade se révèlent à eux-mêmes en apprenant à la télévision que la fin du monde est imminente.

Dans la Russie d'aujourd'hui, on peut aussi parler librement des relations sexuelles.

Parties intimes, premier film de Natacha Mercoulova et Alexeï Chupov, a le mérite de traiter de l'impuissance et de l'homosexualité. Mais malgré une volonté de légèreté et d'humour, le but n'est pas atteint et l'on s'ennuie beaucoup. N'est pas Woody Allen ou Aldelatif Kechiche qui veut. De même *Les épouses célestes du peuple Mari*, d'Alexeï Fedortchenko, traite assez mal le

corps féminin, qui est comme jeté en pâture à des spectateurs voyeurs.

Treize ans après le naufrage du sous-marin nucléaire Kursk (août 2000, 118 morts), Youssoup Razykov aborde dans *La honte*, également primé, le sujet de façon détournée à travers la solitude des femmes à terre. L'immigration des Tadjiks à Moscou est décrite avec sensibilité dans *Elle* (Larissa Sadilova), un monde d'exploitation adouci par la générosité de quelques-uns.

Désarroi moral

Quant au film *Le géographe a bu son globe* d'Alexandre Vélédinski, primé, il raconte l'histoire d'un professeur de géographie de Perm (Oural) confronté à la fois à des ennuis d'argent, de cœur et à des classes indisciplinées et incultes. Se reconnaissant dans cette peinture du désarroi moral de la génération post-soviétique, le public russe a accueilli ce film avec enthousiasme.

Signalons enfin deux autres films très populaires. D'abord *Subway* d'Anton Megerdichev est un film catastrophe dans le métro de Moscou, construit sur le modèle américain, assez quelconque. Mais *L'amour en URSS* de Karen Chakhnazarov est une comédie délicieuse qui se passe en 1973 dans le milieu étudiant. Le héros aspire à l'ouverture du pays et veut lire les auteurs interdits comme Boulgakov. Il recherche au marché noir des disques des Rolling Stones mais reste profondément russe dans sa complicité avec ses copains. Au passage : un cours d'histoire marxiste-léniniste, le marché noir, les pots de vin à la police et la débrouille de tous. Toute une époque !

Françoise Wilkowski-Dehove



www.festival-honfleur.fr

Denis Shevod dans *The Major*



Les Prix de l'automne

Jury Pro-Fil :

11^e Ciné-Festival en Pays de Fayence, 5-10 nov. 2013*Believe* de David Scheinmann (G.B. 2013)¹

Voir aussi page 18, ainsi que l'article du film sur notre site



Avec ce film pour enfants, le réalisateur nous offre une œuvre à mi-chemin entre la comédie et le drame. Les thèmes de la mort, du deuil et du mensonge y sont traités avec une grande finesse et une grande sensibilité. La vie et le bonheur se heurtant inévitablement à la perte, à la mort, seule une passion forte peut nous permettre d'y faire face. A plusieurs reprises, le spectateur est amené à une perception très vive du double caractère, comique et tragique, de la situation. Il y a chez ce réalisateur des idées, une imagination et une fantaisie que l'on aimerait rencontrer plus souvent notamment dans le genre de la comédie dramatique. Les qualités scénaristiques, tant au niveau de la construction que des dialogues, sont remarquables. La maîtrise de la mise en scène et le travail au niveau de l'image sont d'une originalité rare. Comme le constatait à regret Woody Allen, il est rare que l'on prenne une comédie au sérieux. Pourtant, le registre comique au sens large, qu'il se décline par la satire, la parodie, le burlesque ou le tragico-comique, est loin d'être un genre mineur et apporte parfois une distance impossible à atteindre avec le registre purement dramatique.

Le Jury



Synopsis :

Inspiré de faits réels, le film raconte l'histoire de l'entraîneur mythique du Manchester United, Sir Matt Busby, qui décide de prendre en charge un groupe de jeunes des rues pour les préparer à la coupe de Manchester junior. Il leur donne ce conseil :

« Il faut avoir des rêves et il faut croire en ses rêves pour qu'ils aient une chance de devenir réalité. »

¹Film actuellement non distribué en France ; conseil : écrire sur le blog du film <http://believe-movie.com/contact> pour demander une distribution en France.

Jurys œcuméniques :

- Festival des Films du Monde 2013, Montréal 22 août - 2 sept. 2013 : *Chce Sie Zyg (La vie est belle*)* de Maciej Pieprzyca (Pologne 2013). Deux mentions spéciales ont été attribuées aux films : *The Ferry (Le ferry)* de Shi Wei (Chine 2013) et *A Thousand Times Goodnight (Mille fois bonne nuit)* d'Eric Poppe (Norvège 2013)
- 10^e Jameson CineFest, Miskolc 12-22 sept. 2013 : *Ilo Ilo* d'Anthony Chen (Singapour 2013)
- 29^e Festival international de Varsovie, 11-20 oct. 2013 : *Ida* de Pawel Pawlikowski (Pologne 2014)
- 43^e Festival International du Film Molodiste, Kiev 19-27 oct. 2013 : *The Weight of Elephants* de Daniel Joseph Borgman (Nouvelle-Zélande/Danemark/Suède 2013). Deux mentions ont été attribuées à *Rêves d'or (La Jaula de oro)* de Diego Quemada-Diez (Mexique 2013) et à *Les garçons et Guillaume, à table !* de Guillaume Gallienne (France/Belgique 2013)
- 56^e Festival international du Film documentaire et d'animation, Leipzig 28 oct. - 3 nov. 2013 : *Kauza Cervanová (L'affaire Cervanova*)* de Robert Kirchhoff (Slovaquie 2013)
- 62^e Festival International du Film, Mannheim/Heidelberg 31 oct. - 10 nov. 2013 : *Hemma (Home)* de Maximilian Hult (Suède/Islande 2013)

Pour plus de détails voir les pages de ces festivals sur le site, rubrique Festivals.



Les * indiquent une traduction provisoire d'un titre

Jury INTERFILM :

49^e Journées du cinéma nordique, Lübeck 30 oct. - 3 nov. 2013 : *I lossens time (A l'heure du lynx*)* de Søren Kragh-Jacobsen (Danemark/Suède 2013) ; Mention spéciale à *Jag etter vind (A la poursuite du vent*)* de Rune Denstad Langlo (Norvège/Danemark 2013)

Enfances et amitié au Cinemed

Le récent Festival du cinéma méditerranéen à Montpellier¹ nous a proposé deux films dont les personnages principaux sont des enfants, choix particulièrement minoritaire dans l'ensemble des films présentés à ce festival : un film palestinien *Girafada* de Rani Massalah et un film français (malgré son titre) *Hasta Mañana* de Olivier Vidal et Sébastien Maggiani².



Girafada de Rani Massalah

Dans les deux cas l'amitié intervient comme moteur de l'intrigue.

Girafada

Girafada, contraction de girafe et d'*intifada*, suit Zyad, un jeune garçon dont le père est vétérinaire dans le dernier zoo de Palestine³. Zyad est particulièrement attaché au couple de girafes qui compense sa solitude. Lorsque le mâle meurt, la femelle, enceinte, dépérit. Zyad et son père vont tout faire pour la sauver. Cette mini-intrigue, qui semble de prime abord surtout destinée à des enfants, se déroule dans un contexte beaucoup moins enfantin : les territoires occupés, avec ce que cela entraîne de *check points* à franchir, de vexations quotidiennes... d'*intifada* plus ou moins af-

firmée. Cela ne tourne jamais au carnaval, même lors du transfert clandestin d'une girafe de Tel'Aviv pour tenter de sauver celle de Palestine. Si, à la fin du film, l'on peut espérer la survie des girafes, il n'y aura pas de *happy end* par ailleurs : le père sera mis en prison. La violence qu'entraîne l'occupation n'est jamais montrée directement, mais toujours présente hors-champ.

Ce film se situe dans le courant actuel du cinéma palestinien. Après une longue période militante à portée surtout informative et documentaire sur l'occupation et la colonisation de la Cisjordanie, la jeune génération des réalisateurs palestiniens se tourne vers des films 'locaux' mais à portée universelle. 'Locaux' au sens où le contexte de

Antoine Gautron et Amir Ben Abdelmoum dans *Hasta Mañana* d'Olivier Vidal et Sébastien Maggiani



l'occupation n'est pas occulté, mais n'est pas non plus le centre de l'intrigue. *Girafada* est donc plutôt une fable, une fable sur l'amitié entre un enfant et un animal, et sur les relations père-fils. La girafe est symbolique : sa hauteur et le recul qu'elle a par rapport au sol, son cou toujours droit... Une image frappante lorsque trois hommes prosternés pour la prière relèvent la tête et voient... passer la girafe. **Allah est grand mais la girafe aussi...** D'autres images ou événements sont aussi symboliques : l'enfermement des animaux du zoo renvoie à celui des Palestiniens dans leur propre territoire, la girafe enceinte qui se laisse mourir rappelle la mère de Zyad morte en couches...


Hasta Mañana

Hasta Mañana aussi nous parle d'amitié, celle qui lie deux adolescents vivant dans un foyer de l'enfance. Nino et Léo sont inséparables mais la fugue de l'un d'eux, Nino, bouleverse Léo. Nino écrit à Léo avoir pour projet d'apporter à Claude Lelouch le cahier sur lequel Léo a écrit une nouvelle qu'il destinait à ce cinéaste. Car Léo écrit beaucoup, ce qui sans doute lui sert d'échappatoire, au moins en pensée. On a donc un va-et-vient entre le quotidien de Léo au foyer et sa lecture des lettres de Nino décrivant son périple pour monter à Paris dans l'espoir de rencontrer Claude Lelouch.

La vie en foyer d'accueil longue durée est bien montrée, sans noirceur mais sans erreur. Le rôle des éducateurs est clair : rappel des règles mais sans contrainte physique, respect de l'intimité de chacun. Le propos des réalisateurs est bien de parler d'amitié et de montrer quelques voies possibles d'évasion, par l'imaginaire et l'écriture.

Alors pourquoi rapprocher ces deux films aux contextes si différents ? D'abord en raison du thème de l'amitié salvatrice. Mais aussi en raison du public cible : un public beaucoup plus large que les enfants. Ils permettront, vus en famille, des échanges fort utiles sur les territoires occupés de la Palestine et sur la vie des enfants retirés à leur famille.

Maguy Chailley

¹ On trouvera sur le site Pro-Fil bien d'autres échos  du Cinemed 2013.

² Ces films seront distribués en France à partir d'avril 2014.

³ Le zoo date des années 80 et se trouve à Qalqilyia, au nord-ouest de la Cisjordanie, à 13 kms de la mer. Mais les enfants de Cisjordanie n'ont pas accès à la mer et le zoo est la seule chose qui leur reste de spécifique à leur âge...

Le festival des 'Meilleurs courts'

International Best of Shorts Films Festival¹, La Ciotat, 15-17 novembre 2013

Pour tout cinéophile, le nom de La Ciotat sonne un peu comme un Béthléem, le lieu d'une naissance qui a changé la face du monde, avec l'arrivée en gare du train le plus célèbre de l'histoire du cinéma...

Et c'est là que depuis douze ans se tient à l'automne le festival des festivals - un florilège des courts métrages primés au cours des douze mois précédents par les plus diverses manifestations internationales : de Venise à Gérardmer, de Clermont-Ferrand à Sundance, de San Sebastian à Hiroshima, de Londres à Beverly Hills... Mais la cuvée 2013 est doublement spéciale, pour une bonne et une mauvaise raison.

La bonne, c'est que le *Best of Shorts* s'est déplacé depuis le Cinéma Lumière - c'était déjà fort bien, dans l'ancienne criée aux poissons en beau style Eiffel comme il seyait fin XIX^e - vers le plus ancien cinéma du monde, l'historique et magnifique Eden-Théâtre des frères Lumière, qui vient d'être restauré aux ors et velours d'origine et rendu à sa vocation de salle de spectacles ! La mauvaise, c'est que la rigueur des temps et des budgets a mis en grand péril la pérennité de cet astucieux festival, et l'on craint fort qu'il n'y ait jamais de treizième édition - à moins que la mobilisation à laquelle tous sont invités ne parvienne à retourner les cartes.

A proximité, le 'palais' où logeaient les Lumière existe toujours, avec en son cœur le Grand Salon Lumière (11m dans ses trois dimensions, tout orné de lions brandissant l'épée) que des passionnés s'emploient à sauver de l'abandon dégradant où il était tombé - puissent-ils y parvenir !²

Quels films ?

Qu'étaient donc ces meilleurs courts de La Ciotat 2013 ? Une soixantaine de films, seize heures de projection, en provenance de bien trente pays et deux fois plus de festivals... mais il semble impossible de rendre compte en quelques lignes d'une telle profusion (même si votre reporteur n'en a vu que les trois-quarts). Nonobstant, voici quelques remarques sur l'impression que me laisse après coup cette sélection - basée uniquement sur la qualité, et offrant donc un sondage tout à fait au hasard en ce qui concerne les sujets et les questions abordées : **de quoi se préoccupent donc ces réalisateurs ?**

Un savoir pas gai

D'abord, ce n'est pas gai : il y a bien quelques films drôles (comme *A Morning Stroll* de Grant Orchard, Royaume-Uni : une poule tranquille traverse un siècle bouleversé) mais il est bien souvent question de femmes battues (*Rae* d'Emmanuelle Nicot, Belgique), de misère (*Para armar un helicoptero*

d'Izabel Acevedo, Mexique, primé à Clermont-Ferrand), de sujétion (*Un Mundo para Raul* de Mauro Mueller, Mexique), d'incompréhension (*Prematur* de Gunhild Enger, Norvège) ou de désespoir (*The mass of men*, de G. Gauchet, Royaume-Uni, primé à Locarno). On rencontre aussi quelques vieilles personnes (*The Importance of Sweet and Salt* de Benoit de Clerck, Belgique : le vieux échappe à sa vieille pour sauver le poisson qui lui a parlé), et pas mal de jeunes - les premiers étant souvent plus roboratifs que les seconds, dont le mal à vivre dans le monde actuel (et ce qu'il promet de futur) paraît obséder les créateurs (*Rotkop* de Jan & Raf Roosens, Belgique, primé à Guanajuato). Néanmoins, l'amour reste présent, sous des formes ou contextes peu banals, originalité de la création oblige, mais plein de force cependant (*Mon amoureux* de Daniel Metje, France). En revanche, la fiction pure (dans le genre criminel, fantastique ou aventure) est peu représentée (*Hotel* de José-Luis Aleman, Espagne) - ces gens-là sont sérieux. Guère de documentaires pour autant, plutôt des fictions du réel, et une douzaine de films d'animation parfois peu créatifs - comme si la BD avait tellement parcouru le terrain de l'expression graphique qu'il devient difficile d'éviter le déjà-vu...

Un absurde reposant

Mes coups de cœur, pour finir ? Parce qu'il est amusant, inventif, et audacieux dans son flirt avec l'absurde, je choisirai (comme le jury de La Ciotat) *Tuba Atlantic* de Hallvar Witso, Norvège : deux frères communiquent en acoustique directe d'un bord à l'autre de l'Atlantique nord... film reposant aussi, parce que l'un des rares à ne pas se prendre au sérieux ni sur le fond, ni sur la forme. Et dans le registre du tout sérieux, *La fugue* de Jean-Bernard Marlin, France, primé à Berlin : un éducateur convainc une jeune délinquante de mettre fin à sa cavale - il lui reste tant à vivre...

Pour vous qui n'avez pu assister aux projections de l'Eden, ne perdez pas espoir : nombreux seront les courts métrages que l'on pourra revoir, plus ou moins complètement, sur Youtube et ses semblables.

Jacques Vercueil

¹ www.bestoffestival.com
² grandsalonlumiere.new.fr

Le fameux court *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* des frères Lumière (1895)



A Touch of Sin (Tian zhu ding) de Jia Zhang-ke

Chine 2013, 2h13, avec Wu Jiang, Zhao Tao, Luo Lanshan, Jiayi Zhang, Meng Li

Quatre personnages, quatre provinces, un seul et même reflet de la Chine contemporaine : celui d'une société au développement économique brutal peu à peu gangrenée par la violence.

CHAMP

Étincelante épidémie de meurtres en Chine

Les films du réalisateur chinois Jia Zhang-ke fouillent volontiers le mal-être de la vie quotidienne des zones semi-urbaines d'une Chine en pleine évolution. A Venise en 2006, un Lion d'or a couronné *Still Life* : deux histoires parallèles de solitude et d'abandon dans une ville complètement submergée par le barrage des Trois Gorges quelques mois plus tard. A Cannes furent présentés *24 City* en 2008 (une cité ouvrière est détruite au profit d'un complexe d'appartements de luxe), puis *I Wish / Knew* en 2010 (dix-huit personnes se remémorent leurs vies dans la grouillante cité de Shanghai).

Hommage à *A Touch of Zen* du grand réalisateur taïwanais King Hu, le titre de notre film - hasardeux en français 'un zeste de péché' - est une litote, car le film déverse non pas un zeste, mais un tombereau de péchés ! Les classiques sept péchés capitaux de l'individu privé qui, depuis Louis Feuillade en 1910, ont été débités à plusieurs reprises au cinéma en sketches, paraissent bien véniels à côté de ceux, collectifs - le meurtre, la corruption, la rapine, le viol, l'exploitation des plus faibles - qui fleurissent et accablent de souffrance la Chine contemporaine, en proie à une forte migration interne et à un développement urbain et industriel rapide mais très inégalitaire.

Quatre histoires

Librement inspirées de faits réels, quatre nouvelles cinématographiques se succèdent à bride abattue, qui nous laissent plus sidérés qu'émus.

- 1- Dahai un mineur, exaspéré par la corruption des autorités de son village qui ne répartissent pas les bénéfices de la mine, se révolte et va, incompris, se faire justice lui-même.
- 2- Zhou San, un travailleur migrant, retourne à motocyclette pour le nouvel an auprès des siens, et découvre en chemin les ressources qu'offre la possession d'une arme à feu.
- 3- Xiao Yu, une hôtesse de sauna, est poussée à bout par le harcèlement d'un riche client.
- 4- Xiao Hui, un jeune ouvrier d'usine, passe d'un travail à un autre dans des conditions de plus en plus désespérantes.

Chacune de ces crises se résoudra dans une violence extrême - un ou des meurtres dans trois des histoires et un suicide dans la quatrième, ces passages à l'acte n'étant que le reflet de la violence multiforme d'une société qui bafoue la dignité de l'homme dans l'injustice et dans l'humiliation.

Entre conte et affres de la modernité

Tourné en numérique haute définition, dans les couleurs de quatre paysages variés du nord au sud de la Chine, et enveloppé dans une fiction empruntant à la narration traditionnelle des contes et des opéras chinois ainsi qu'aux démonstrations stylisées non dépourvues d'humour des films de *kung fu*, ce film documente d'une façon implacablement efficace, et presque jusqu'au paroxysme, certains des effets extrêmes de la violence de la société chinoise contemporaine et confère à chacun de ces parcours de vie la dimension d'un destin tragique. Un montage serré articule ces histoires comme une tapisserie avec ses motifs récurrents, permettant malgré leur brutalité une certaine distanciation par rapport au réalisme des faits. La froideur de l'observation du réalisateur, qui montre l'ampleur des péchés individuels et collectifs de cette société en voie de transformation accélérée, n'est qu'apparente : en mettant impitoyablement en lumière le lien entre les dysfonctionnements sociaux et les dérapages individuels, il prend courageusement le parti de dénoncer les uns et les autres pour tenter de contribuer à les réduire. Ce n'est pas un Prix du scénario en guise de consolation qu'aurait du recevoir ce film cette année à Cannes, mais le Grand Prix ou la Palme d'Or.

Jean-Michel Zucker



Le péché de Paulou **CONTRE CHAMP**

Jia Zhang-ke, qui s'essaya à la peinture et au roman, est rapidement devenu un cinéaste apprécié. Ses films, depuis une quinzaine d'années, ont glané les lauriers de nombreux festivals à travers le monde (Vancouver, Marseille, Pusan, Fribourg, Venise, Cannes...). Il fait partie de ces brillants et perspicaces témoins qui nous aident à percevoir la force et la complexité des métamorphoses à l'œuvre dans la société chinoise contemporaine.

Son *Touch of Sin* s'inscrit dans cette filière et met l'accent, sans beaucoup de nuances, sur les verrues de ce bourgeoinement : profiteurs et corrompus en sont les cibles, et ses protagonistes seront les victimes broyées et déboussolées d'une course folle qu'ils ne supportent plus. Il prend quatre exemples de ces ratés du changement ('ratés' désignant ici aussi bien les dysfonctionnements de la société, que les individus qui n'y trouvent pas leur place) avec quatre vignettes sommairement raccrochées l'une à l'autre, à la 'cadavre exquis' : marabout-de ficelle-de cheval...

Agressés agresseurs

Leur thème commun est la violence que déchaîne, chez des individus très différents les uns des autres mais tous désespérés, leur confrontation à un système social qui voit pouvoirs et institutions rester indifférents (voire complices) aux agressions dont ils sont les victimes innocentes. Nous verrons ainsi un voyageur exécuter trois voyous qui l'avaient braqué, un ancien ouvrier massacrer le potentat local malhonnête et mal-faisant, une employée tuer un client qui l'humiliait, et un jeune précaire se suicider devant trop de frustrations. Ces anti-héros sont presque tous des 'déplacés', qui ont dû quitter leurs bases pour survivre, et un bref retour vers leurs familles ne les reconforte guère.

Oui, mais...

On ne contestera pas l'intérêt (sinon la nouveauté) de témoigner de la sauvagerie de ces temps en Chine, où les migrants intérieurs se comptent par centaines de millions ; où la brutalité du changement, des enrichissements et des effondrements, génère des rapports sociaux destructeurs ; et où le retard d'adaptation des institutions de la société ouvre de larges brèches à la corruption, aux abus de pouvoir, à la misère matérielle et morale. D'autant qu'en filigrane se reconnaissent, derrière l'exotisme, des menaces à l'œuvre dans notre propre monde... Mais le schématisme avec lequel sont campés les personnages de ces histoires ne rend pas justice à la gravité du

sujet, ni à l'ambition démonstratrice du film. Leur fureur meurtrière semble émaner d'un mécanisme pavlovien : la sonnette qui déclenche le salivage... On regrettera aussi le ficelage grossier des quatre épisodes en un seul récit, au point que le passage de l'un à l'autre s'accompagne chaque fois du malaise d'un soudain décalage injustifié.

Pas zen

L'hommage que rend le titre international au classique *A Touch of Zen* de King Hu (le titre original de *A Touch of Sin* dit à peu près « Le Ciel décide ») n'a de valeur que publicitaire, même si l'allure et la coiffure de Zhao Tao (3^e épisode) cherchent à rappeler celles de Hsu Feng dans le film-référence. Le travail exceptionnel du metteur en images Yu Lik-wai mérite d'être reconnu et savouré, mais cela n'a jamais suffi à faire un bon film.

Jacques Vercueil



Wu Jiang dans *A Touch of Sin* de Jia Zhang-ke

Les articles qui suivent forment la trame d'une recherche sur la représentation de la frontière ou des frontières au cinéma.

C'était le thème du séminaire qui s'est déroulé à Sommières les 12 et 13 octobre. Le public – une soixantaine de profiliens et d'invités – a été convié à réagir devant les films et extraits de films, présentant ou évoquant les multiples 'frontières' de notre monde. L'immigré – à la recherche d'un monde meilleur – fait chaque jour l'expérience de la frontière imposée par la police. Réalité incontournable (un fleuve, une rivière gelée, un pont), métaphore d'un monde divisé, découverte ou rejet de l'Autre, transgression, tels sont les sujets abordés, sans omettre des notions plus subtiles : le passage du visible à l'invisible, le retour à un passé perdu...

En somme, la frontière dans tous ses états.

Voyages et errance dans un monde sans repères

Le beau film présente, dans un chassé-croisé narratif, le parcours de trois personnes ou groupes de personnes dans l'Europe actuelle, sillonnée de migrations diverses.

Un père et un fils kurdes cherchent à gagner l'Angleterre ; une jeune femme, caméscope au poing, voyage en train et filme des marginaux ; un jeune cadre d'entreprise conduit les opérations de transfert de son usine délocalisée vers la Hongrie.

Un certain style de cinéma

Avec un art consommé de l'utilisation de la caméra et de la technique du montage, le cinéaste s'approche des êtres en recherche confuse d'un autre monde qui semble s'éloigner d'eux irrémédiablement. Quelques points de repères géographiques (Berlin, Vienne, Budapest, le tunnel sous la Manche) ne suffisent pas à dégager le sens de ces pérégrinations. D'ouest en est, d'est en ouest, un espace étouffant.

'L'espace Schengen' désigne un espace de libre circulation entre les vingt-six Etats signataires de l'accord du même nom, il est par conséquent illégal pour les membres d'un Etat non signataire... La frontière entre cet espace et le reste de l'Europe est floue, mais d'une rigueur absolue.

Aller où ?

La petite famille kurde a l'objectif d'atteindre l'Eldorado anglais, quelle désillusion les attend ! Le jeune cadre constate l'opposition violente des salariés de l'entreprise délocalisée, mais il doit subir la loi libérale. Enfin, la jeune femme qui voudrait retrouver son amant est devenue une errante, de gare en gare. Quelle valeur peuvent avoir ses bouts de films numériques ?

Notre monde actuel

Ce que montre ce film est un monde où les personnages sont déconnectés de leur propre réalité. Ce n'est pas un nouveau film sur les clandestins, comme le sont *Welcome* ou *Le visiteur*, mais le portrait d'une Europe où la notion de frontières est plus intérieure que géographique. Et où il apparaît hors de notre portée de changer l'ordre des choses. Malgré la difficulté de notre cheminement dans ce monde, il nous appartient d'en dégager le sens, c'est peut-être cela la leçon indirecte du film.

Alain Le Goanvic



Nulle part, terre promise
d'Emmanuel Finkiel
(France 2008, 1h35)



Haci Yusuf Aslan, Elsa Amiel et Nicolas Wanczycki dans *Nulle part, terre promise*

De l'autre côté du miroir

Certaines frontières sont d'un type tout à fait particulier : celles qui séparent le monde de la réalité de celui de l'imaginaire.

Nombreux sont les films qui nous transportent de notre univers quotidien à un autre où les lois habituelles ne fonctionnent plus, où l'irrationnel est roi, où surgissent les représentations que l'homme se fait d'un 'ailleurs' à la fois fascinant et redoutable. J'en citerai cinq dans lesquels le passage de la rive du réel à celle de l'étrange est particulièrement marqué.

Les mythes

Commençons par le mythique *Nosferatu le vampire*, de Friedrich Wilhelm Murnau (1922). Ici, l'autre côté de la frontière appartient aux vampires. Le jeune inconscient qui y pénètre aux alentours de 1830 s'appelle Hutter. Agent immobilier à Brême, il se rend en Transylvanie pour conclure un contrat de vente avec le comte Orlock, autrement dit Nosferatu. Soulignée par le 'carton' fameux : « Quand il eut passé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre », la séquence où Hutter entre au pays des ombres est restée dans toutes les mémoires.

Dans *Orphée*, on ne passe pas un pont pour changer de monde, mais on traverse les miroirs. Avec les gants *ad hoc* pour ça. Et le pays où l'on arrive alors est le royaume de la mort : c'est ainsi que le poète Orphée part à la recherche de sa défunte Eurydice dans cette version du mythe que Jean Cocteau a réalisée en 1949 en en transposant l'action dans les années 50. Le film a vieilli sans doute. En reste toutefois cette extraordinaire scène de la plongée dans les souterrains ruinés du monde des ombres, ainsi que la beauté de ces poèmes / messages personnels écoutés par Orphée sur le vieux poste à lampes de la voiture de la mort : « Un seul verre d'eau éclaire le monde » trois fois, je répète...

Les rêves

Dans *Un soir un train* (André Delvaux, 1968), la frontière est celle

qui sépare l'avant d'un accident de son immédiat après. Avant, il y a un homme et une femme dans un train. Un homme et une femme qui s'aiment, se sont disputés, se retrouvent. Après, il y a ce même homme qui n'a pas conscience de l'accident qui vient de se passer et qui se retrouve sur le ballast, abandonné par le train. Il erre d'abord dans une plaine neigeuse et désolée, puis aboutit dans un hôtel où le bizarre et l'irréel prennent de plus en plus le pas sur le rationnel. Jusqu'à ce qu'un autre passage de frontière le ramène à la réalité : la mort de sa femme pendant l'accident.

Dans cette revue des passages dans l'imaginaire, on ne saurait oublier une frontière qui concerne directement le cinéphile : celle dressée entre le monde de la réalité et celui de l'imagination par la surface lumineuse de l'écran. On en trouve une illustration magistrale dans *La rose pourpre du Caire* de Woody Allen (1985). L'héroïne en est Cecilia, une accro au cinéma qui voit les films en boucle avec une persévérance qui amène Tom, un des personnages du film auquel elle est scotchée, à sortir de l'écran et à aller à sa rencontre. Commence alors pour elle et lui une succession d'allers-retours d'un côté à l'autre de l'écran, chacun des deux héros apparaissant à tour de rôle comme celui 'qui vient de l'autre côté' ! Une belle métaphore de l'immigration !

Le cognac

Enfin, et davantage comme un cognac très fort après le repas que comme une pâtisserie attendue de fin de menu, un film aussi génial que tristement oublié : *La clepsydre* du Polonais Wojciech Has (1973). A travers des images d'une flamboyance et d'un onirisme inégalés, on y suit l'étrange voyage hypnotique à l'intérieur de sa conscience que fait le jeune Jozef venu rendre visite à son père, interné dans

un sanatorium. Ici, une première frontière est celle que passe Jozef en escaladant une fenêtre pour entrer dans l'établissement. Une seconde est traversée quand le même Jozef voit successivement pénétrer dans le jardin enneigé de l'hôpital son propre double et l'enfant qu'il était lui-même autrefois. Là encore, autant que dans *Nosferatu*, « les fantômes viennent à sa rencontre » !

Jean Lods

Nosferatu le vampire de Friedrich Wilhelm Murnau



Quelle(s) frontière(s) ?

Le film de Tommy Lee Jones, son seul long métrage à ce jour, est tout entier placé sous le signe de la frontière, mais quelle frontière ?

Trois enterrements de Tommy Lee Jones (*The Three Burials of Melquiades Estrada*, Etats-Unis 2005, 2h01) Voir aussi la fiche sur notre site



Au plan géographique, celle qui sépare les Etats-Unis du Mexique puisque le film, inspiré d'un fait divers et, de manière plus lointaine, du livre de Faulkner *Pendant que j'agonise*, se passe entièrement dans un coin perdu du Texas, sur cette frontière mexicaine déjà mythique du temps du western.

Papiers ou pas

La première partie traite de la frontière sous un angle sociologique, en nous montrant cette bourgade américaine minable qui vit de la frontière, les ranchs peuplés d'immigrants mexicains et les gardes-frontières qui empêchent les clandestins de pénétrer tout en en laissant passer quelques-uns parce qu'« il en faut bien pour ramasser les fraises ». Seul rayon de soleil dans ce lieu sinistre, où

tout le monde s'ennuie et où l'on peut tabasser les clandestins mais pas trop, l'amitié qui lie Pete et Melquiades Estrada, le *vaquero* sans papiers, qui parle avec une voix douce et émue de sa femme, de ses enfants et du village édénique qu'il a laissés au pays. Jusqu'à ce qu'une bête brute du nom de Mike Norton, caricature du policier aux gros muscles et aux idées courtes, le descende avec son fusil à lunette parce qu'il a entendu Melquiades tirer un coyote ! Bien entendu le shérif local, dont la devise semble être 'pas d'ennuis', enterre l'affaire aussi vite que le cadavre de Melquiades.

Epreuves et rencontres

On passe alors à la deuxième partie et à une vision très différente de la frontière. Pete kidnappe le meurtrier de son ami et l'oblige à emporter avec lui le cadavre au Mexique. Il s'ensuit un long périple initiatique à travers une frontière qui devient désert, précipices, vaste *no man's land* qu'il faut franchir et succession d'épreuves qu'il faut surmonter. Cette frontière est aussi lieu de rencontres étonnantes, comme celle de ce vieux solitaire aveugle ou de ces chasseurs mexicains regardant des feuilletons américains en plein désert. Elle est source de très belles images où l'on retrouve les larges paysages du western classique.

Pierre d'achoppement

Mais la frontière dans ce film est aussi intérieure. Elle est d'abord la frontière de la révolte sur laquelle va buter Pete. Bien intégré dans la vie de la bourgade, il ne supporte pas l'injustice faite à son ami. Cette volonté d'étouffer l'affaire parce que le mort n'est qu'un clandestin est le 'scandale', la petite pierre sur laquelle il va buter et qui l'amènera à se révolter et à se lancer dans cette quête impossible pour respecter la promesse faite à son ami. C'est aussi la frontière que va passer Mike au cours de ce voyage initiatique, de cet apprentissage musclé que lui fait subir Pete. Mike va peu à peu découvrir, en portant physiquement et symboliquement l'homme qu'il a tué, une forme d'humanité et franchir la frontière de l'égoïsme et de l'indifférence.

Jacques Champeaux

Le pas suspendu de la cigogne

Quelle aubaine d'avoir à parler des frontières au cinéma en employant le langage imagé de la métaphore !

En montrant par exemple tout simplement cet homme qui maintient son pied en équilibre au dessus d'une ligne bleue et qui, au moment de le poser, déclare à son visiteur : « Un pas de plus et je suis ailleurs ou je meurs ».

Front, affronter

En face, de l'autre côté du pont, une arme est pointée vers lui. Cette frontière, c'est au sens le plus physique du terme 'le front' qui se dresse comme un mur. Ou comme un fleuve que l'on ne peut franchir que par le regard, une

chanson ou l'imagination.

Ces deux jeunes gens qui se marient à distance par dessus la ligne des eaux racontent superbement, en larges et longs plans silencieux, toute la souffrance d'un peuple que la misère, la politique ou toute autre sorte d'avatars a séparé.

Un témoin pathétique

L'homme qui imitait la cigogne, c'est le colonel chargé de garder cette frontière avec sa troupe de soldats grecs. Son visiteur, c'est Alexandre, un journaliste



Désespoir sans frontières

Frozen River offre plusieurs éléments de lecture sur le thème de la frontière.

L'histoire se situe dans une petite ville nord-américaine. Le fleuve Saint-Laurent passe à proximité de la ville et forme une frontière naturelle avec le Canada, mais la réserve indienne des Mohawks se trouve à cheval sur le fleuve et continue au Québec avec la même nation. Les premiers signes frontaliers sont les panneaux, grillages, barbelés. Certains séparent le Canada des Etats-Unis, au passage officiel du pont de Cornwall ; d'autres montrent la frontière entre la réserve indienne et le territoire américain.

L'argumentaire sur l'affiche américaine est clair : *Desperation knows no borders*, le désespoir ne connaît pas de frontières.

Ray a un boulot de vendeuse et quelques économies pour offrir enfin à sa famille le *mobile home* de ses rêves. Mais quand son mari disparaît avec l'argent, elle se retrouve seule avec ses fils. Lila, jeune mère d'origine mohawk, lui propose un moyen de gagner rapidement de l'argent : faire passer aux Etats-Unis des immigrés clandestins en leur faisant traverser le fleuve gelé, à un endroit hors juridiction situé dans la réserve.

Le fleuve

Le fleuve, signe géographique le plus parlant en terme de frontière, est un des personnages du film. Le fait qu'il soit gelé change son état naturel de barrière physique en un passage praticable, même s'il reste dangereux. Le plan du générique montre l'étendue du fleuve gelé en un panoramique vertical de bas en haut où un vol de canards migrateurs traverse l'espace. Quand la voiture arrive pour la première fois devant ce fleuve, deux blocs de béton

délimitent la rive. Il faut descendre et accélérer et seule une borne rouge prévient du danger. C'est aussi le début de l'interdit franchi par Ray.

L'image du fleuve délimite les moments stratégiques dans le scénario, rythmant le film dans sa chronologie. Plus qu'un plan fixe, tourné par une caméra immobile devant un décor fixe, la réalisatrice utilise le plan arrêté (en anglais *freeze frame* : image gelée !). A chaque traversée on redécouvre l'étendue du fleuve. C'est un passage physique et psychique. Le matin, une image du fleuve débute la journée. La nuit, le fleuve donne de la lumière par sa blancheur. La nuit où Ray fuit la police en laissant Lila aller en prison, l'image est presque irréaliste : c'est après avoir couru dans les bois et en regardant cette étendue gelée qu'elle se décide à rebrousser chemin. Par peur de franchir à pied cette immensité, ou par remords et pour assumer ses actes ?

La frontière ethnique et sociale, entre Lila en rupture avec son peuple et Ray qui devient une criminelle, est la seule à s'estomper grâce au ressort dramatique du récit qui pousse les femmes à s'épauler, jusqu'au dénouement les transformant en complices, puis en amies. Le dénominateur commun : les enfants, la misère, le désespoir.

Arielle Domon

Frozen River
de Courtney Hunt
(Etats-Unis 2008, 1h37)

Frozen River



envoyé par la télévision pour enquêter sur cette situation particulière d'un village où s'entassent toutes sortes d'étrangers dans l'espoir d'obtenir un asile politique. Le colonel est le témoin pathétique d'une humanité exilée de ses racines et qui attend pour repartir ailleurs. Mais dans le mirage de cet ailleurs mythique, dans ce bourbier, ces gens reproduisent leurs conflits d'origine et se déchirent.

« Ils ont passé la frontière pour être libres et ils ont dressé ici de nouvelles frontières en rendant le monde plus petit. »

Un témoin impliqué

Quant au journaliste, il va être entraîné dans une expérience personnelle qui est l'argument essentiel du récit, mais que notre choix d'extraits ne pouvait qu'évoquer.

C'est une autre frontière qu'il lui faudra traverser. Celle de son métier de 'voyeur'. Lorsqu'il aura découvert parmi ces 'sans papiers' l'homme

politique que tout le monde croyait mort, et qu'il aura convaincu son ex-épouse de le rencontrer, il sera passé du sujet pour *News* à un *Scoop* et finalement à sa propre remise en question. « Tout ce que je savais, c'est filmer les autres sans me soucier de leurs sentiments » se confiera-t-il à lui même.

L'image et le réel

Et c'est l'extraordinaire plan-séquence de la rencontre de l'homme et de la femme, que Angelopoulos filme en plans larges et lents, tandis qu'Alexandre la capture en plans serrés sur l'écran de son moniteur de contrôle. Ce dédoublement de l'image par rapport à ce que nous appelons le réel n'est-il pas encore une autre frontière ? Ce qui permet à notre cinéaste de confier humblement à un journaliste que « TV et Cinéma n'arrivent pas à percer le mystère propre à chacun ».

Jean Domon

Le pas suspendu de la cigogne
de Theo Angelopoulos
(1991)
avec :
Marcello Mastroianni
Jeanne Moreau
Gregory Patrikareas

Invitation au voyage de la mémoire

Chris Marker, dans ce court métrage d'anticipation, nous fait franchir les frontières temporelles et partir d'un futur possible pour mieux rendre présent le passé.

ici, le présent, c'est Orly en 1962, la guerre froide, le souvenir de la guerre d'Algérie. Le passé, c'est un visage de femme, l'image du bonheur du temps de paix. Le futur, c'est survivre à la guerre nucléaire.

Traversées de la conscience

Ce vertigineux voyage dans l'espace-temps, cette descente aux enfers d'un Orphée à la recherche de son Eurydice, c'est l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance. On traverse le cerveau du protagoniste livré aux expériences torturantes de ses geôliers à la recherche du souvenir perdu. Le choix de l'image fixe, en apparence contradiction avec le fondement du cinéma, bouscule la frontière entre photographie et 7^{ème} art et travaille comme la mémoire par rebonds. Ce choix en fait un film très ouvert à l'identification. Le spectateur peut y projeter ses propres images mentales et le film devient alors l'incarnation de notre propre mémoire et de notre propre conscience.

La similitude entre la blondeur de la femme de *La jetée* et le personnage de Madeleine dans *Vertigo* d'Hitchcock n'est pas une simple citation de cinéphile : c'est la disparition de la frontière entre les films. Cette convocation du personnage d'un film dans un autre film, le surgissement d'images, d'émotions, d'expériences, qu'elle provoque, et qui nous sont propres, accompagnent notre imaginaire dans cette recherche du temps perdu.

Spirales du temps

Frontières traversées, frontières bousculées, frontières sans cesse repoussées, vertige de frontières. Le motif géométrique de la frontière est ici une boucle qui engendre une autre boucle, une spirale qui nous conduit au plus profond de la réminiscence.

Ce film montre que la mémoire sert à se souvenir, mais aussi à réinventer la vie pour vaincre la souffrance et la mort. C'est ce qu'Albert Camus a appris de la lecture du *Requiem* de Faulkner : « Que la souffrance est un trou. Et que la lumière vient de ce trou. »



Helene Chatelain dans *La jetée* de Chris Marker

Claude Jeanne Bonnici

Une frontière-spectacle

Wagah de Supriyo Sen
(Allemagne 2009, 13min05)
voir aussi photo couverture



Depuis 1947, l'Inde et le Pakistan sont séparés par une frontière de 3323 km. *Wagah* est le seul point de passage, que les citoyens ordinaires sont rarement autorisés à franchir. Une cérémonie inspirée de la plus pure tradition britannique accompagne la relève des gardes. De part et d'autre, des foules immenses y assistent, donnant à l'événement à chaque fois le caractère d'une fête populaire. Des slogans sont échangés : « Vive l'Inde ! - Vive le Pakistan ! » tandis que les enfants gagnent quelques sous en vendant des vidéos du spectacle.

Le documentaire *Wagah* suit un de ces garçons qui raconte son histoire : la vente des DVD lui permet de payer ses frais de scolarité. Quand son cerf-volant traverse la frontière, il dit, résigné : « Maintenant il est au Pakistan, que peut-on faire ? » et à la fin du film : « Si nos deux pays étaient réunis, je pourrais vendre plus de DVD. » Lui et ses amis s'entraînent à refaire les gestes des gardes pendant la parade - c'est à la fois triste et hilarant.

Waltraud Verlauguet

Une version sous-titrée en français peut être visionnée sur notre site.



La frontière du milieu

Quand le séminaire a commencé avec ce magnifique film *Le pas suspendu de la cigogne*, et que le colonel a dit cette phrase mémorable déjà citée par Jean Domon : « Un pas de plus et je suis ailleurs ou je meurs », je me suis demandé si frontière n'était pas avant tout une question de choix devant lequel elle nous place – celui entre la sécurité de ce qu'on connaît, en acceptant les limitations de notre liberté qu'elle nous impose, et le saut dans l'inconnu, en acceptant le risque que l'ailleurs espéré ne se révèle mortel.

Cette intuition s'est vérifiée de manières diverses au cours des projections suivantes. Dans *Nulle part, terre promise*, il y a ceux qui traversent les frontières à la recherche d'un avenir meilleur, et ceux qui passent d'un pays à l'autre sans trop y réfléchir parce qu'ils ont, par leur situation de privilégiés, toutes les facilités. Mais alors ce sont d'autres frontières qui les séparent de leurs semblables, d'autres choix qui s'imposent à eux, comme celui, pour le jeune ingénieur, entre un retrait confortable à l'hôtel et l'ouverture à ceux qui ne sont pas de 'son monde'. Dans *La rose pourpre du Caire* (cf. article de Jean Lods), l'héroïne est placée devant le choix entre le personnage réel et celui de l'imaginaire du film. Et est-ce que le voyage initiatique dans *Trois enterrements* (cf. article de Jacques Champeaux) n'est pas fondamentalement un apprentissage du bon choix à faire ?

Ce choix existentiel s'est souvent combiné avec une autre image récurrente, celle du fleuve.

Fleuve frontispice

Dans l'imaginaire religieux, le fleuve, de frontière naturelle, a été promu frontière existentielle : le Styx, ou quel que puisse être son nom, nous sépare du royaume des morts. Mais cette frontière-là est infranchissable de notre vivant - sauf dans les mythes. Une fois embarqué par Charon, il n'y a pas de retour.

'Frontière' vient de *frons*, le front. Lieu d'affrontement', celui de l'autre, celui de



Charon traverse le Styx de Joachim Patinir (1480-1520)

l'inconnu, celui du risque. Or, le mot latin pour frontière, *finis*, est l'étymologie de notre finitude - ce qui n'est pas anodin. On peut 'affronter' son destin, quelque dangereux qu'il soit, on n'échappe pas à notre condition mortelle. Mais *finis* dit aussi le but à atteindre...

L'arbre de vie

L'image biblique pour cette finitude, c'est l'ange Gabriel gardant l'entrée du paradis. L'homme en a été chassé pour avoir désobéi à la limite posée par Dieu, choix fatal. Cette limite n'encercle pas Eden mais est plantée en son cœur même : l'arbre de la vie se trouve au milieu du jardin¹, c'est le centre mythique du monde². Toutes les frontières sont franchissables et souvent franchies dans la Bible, sauf celle-là. C'est que toutes nos frontières ne sont jamais que des lignes imaginaires séparant deux territoires, deux souverainetés. Même quand elles suivent une 'frontière naturelle', il y a toujours moyen de les traverser³. Mais cette frontière-là se situe au cœur-même de notre être. Ce que le récit du jardin d'Eden nous raconte, c'est qu'elle dit en même temps notre être intime et notre fin, au double sens de limite et de but, mais qu'elle reste inaccessible, indépassable. Si sa transgression signifie la mort, au sens physique et psychologique, comme le révèle le mythe, c'est là une limitation qui donne vie (c'est l'arbre de vie !), car elle nous libère de toutes les autres frontières réelles ou imaginaires. Nous pouvons, et nous sommes mêmes invités à repousser toujours plus loin les limites qui nous entravent, à toujours prendre le risque de mettre en question ce qui se donne comme certitude rassurante, ligne Maginot de nos désirs.

Nous sommes éternellement étrangers et voyageurs sur terre⁴, gardons-nous de nous retrancher derrière les douaniers de nos angoisses. Si la vie est toujours *hic et nunc*, cet 'ici-et-maintenant' est toujours marqué par le sceau d'un ailleurs qui en dit l'ouverture.



Détail de *L'Annonciation* de Fra Angelico (1395-1455)

¹ Gn 2,9. Eden est entouré de quatre fleuves, mais ce ne sont pas ces fleuves qu'Adam et Eve traversent quand ils sont chassés du paradis.

² Dans beaucoup de mythologies il y a un arbre qui plonge ses racines dans le monde du dessous et pousse ses branches jusqu'au ciel. Dans la mythologie chrétienne, cette image est transférée sur la croix qui lie l'enfer et le paradis.

³ Même les frontières psychologiques, celles qui délimitent ce qui est licite ou pas pour un humain, connaissent de multiples transgressions - aux risques et périls du transgresseur.

⁴ Hébr. 11,13.

À contre-courant ?

La non-violence au cinéma

Le précédent numéro de notre revue (Vu de Pro-Fil n°17) traitait de la violence au cinéma, et rendait compte de tous ses aspects : politique, familiale, entre sexes, religieuse. Et de constater qu'au cinéma, la violence est omniprésente.

En contrepoint, et si j'ose dire à contre-courant, une réflexion s'impose sur l'existence d'un cinéma qui défend et promeut la philosophie de la non-violence. Ethique et méthode d'action, elle peut se résumer ainsi : résister à une agression physique ou verbale sans se battre ni chercher à agresser l'autre ; être non-violent, ce n'est pas être passif devant la violence, mais c'est agir par des mots et une attitude de respect, d'ouverture et de compréhension. C'est une certaine image des relations humaines, qui croit en la capacité de changement de l'autre (et de soi-même).

Promouvoir les films 'non-violents'

Nous sommes habitués à ce que la violence soit mise en scène, celle-ci pouvant être suggérée (par exemple dans *Le ruban blanc* de Michael Haneke) ou étalée sur l'écran (*Only God Forgives* de Nicolas Winding Refn). Souvent remarquable, la mise en scène prend le pas sur la réflexion. Tout serait dans l'œil qui regarde, comme le voulait Hitchcock.

Changeons donc notre regard ! Des films nous exposent des situations de non-violence, nous aidant à réfléchir à la force et à la portée de cette éthique. Certains grands hommes ont eu les faveurs du cinéma. D'autres sont des personnages de fiction, qui incarnent une action non-violente malgré des circonstances dramatiques qui hantent leur vie. Enfin, de remarquables documentaires nourrissent la réflexion sur la non-violence.

Gandhi de Richard Attenborough (1982) est évidemment une référence incontournable, biopic et fresque servant à satiété le symbole du

combat non-violent dans notre monde moderne. Plus proche de nous, *Invictus* de Clint Eastwood (2010) met en scène par une fiction l'action de Nelson Mandela (incarné par Morgan Freeman). Pour fédérer les communautés noire et blanche, il fallait trouver un symbole de l'intégration qui était son objectif primordial afin de réaliser la paix sociale et politique de son pays. C'est à l'occasion du championnat du monde de rugby que, sous l'impulsion de Mandela, est constituée une équipe multiraciale, qui remportera le titre (1995). Le personnage de Mandela était déjà apparu dans *Good Bye Bafana* de Billie August (2007), homme calme, déterminé et résolument non-violent, que son gardien, raciste primaire, va finir par admirer.

Le cinéaste tchadien Mahamat Saleh Haroun décrit dans *Daratt* (2007) l'itinéraire d'un jeune homme, Atim, qui est chargé par son grand-père d'aller tuer l'assassin de son père. Quand il le trouve, Atim est confronté à un homme qui lui révèle sa part d'humanité, sa blessure secrète. Et il l'épargnera.

Dans *Le fils* des frères Dardenne (2001), un père accepte d'embaucher comme apprenti l'assassin de son fils, mais lui ne le sait pas. Confrontation inévitable, mais face au mal omniprésent le chemin de la grâce peut être celui du pardon.

Festival et rencontres cinématographiques

Dans un cadre international, à l'initiative du mouvement 'Monde sans guerres et sans violence', vient d'être lancé en 2013 le Festival international de la non-violence active (FICNOVA). La première édition se tint en novembre 2013 à Nouakchott (Mauritanie) avec projection de films inédits. Déjà à Saint-Denis, en 2010, un cycle de films avait été organisé, avec la présentation de films de fiction et documentaires, dont *Le Khmer rouge et le non-violent* de Bernard Mangiante (2011). Douch, un ancien responsable de la prison S21 et qui est accusé de la mort de 14 000 personnes, est jugé devant un tribunal international. Il sera défendu par l'avocat François Roux, spécialisé dans la défense des militants non-violents de par le monde. Un disciple de Gandhi face à un disciple de Pol Pot, opposition de deux conceptions de la responsabilité, de la culpabilité, et en final de la justice !

Enfin *Tous au Larzac* de Christian Rouaud (2012) retrace la glorieuse résistance non-violente des paysans du Larzac face à l'Armée qui voulait agrandir son camp militaire.

Alain Le Goanvic



Ben Kingsley dans *Gandhi* de Richard Attenborough

Un auteur, un film : Has et *La clepsydre*

« Has ignore l'histoire et la politique, cette fatale fascination du cinéma polonais – prétend Marek Haltof – il ne prend pas de position politique et se fie à sa propre imagination. » Et pourtant...

Il est difficile de savoir comment Wojciech Has, né en 1925 de père juif et de mère catholique, a vécu les années d'occupation allemande de la Pologne. Etudiant tout d'abord à l'École supérieure de commerce de Cracovie, il a suivi clandestinement les cours de l'Académie des Beaux-Arts jusqu'à sa fermeture en 1943. En 1946 il est diplômé en cinéma. Avec ce bagage il réalise à 22 ans son premier documentaire : *Ulica Brzozowa (Rue du Bouleau)* dont il a aussi écrit le scénario. En 1974 il est professeur à l'École Nationale de Cinéma de Lodz, un de ses étudiants se le rappelle taciturne mais très précis dans ses propos :

« Un film, disait-il, est par nature comme un rêve. Quand vous voulez rêver dans un rêve... [rendez] tout aussi réel que possible, puis [commencez] à découvrir de légers trous dans la réalité que vous avez créée. Ces trous deviendront de plus en plus gros avec le temps. »

Un fils attentif et dépassé

La clepsydre est le film qui répond le mieux à cette exigence et c'est l'œuvre la plus extraordinaire du réalisateur. En 1968 un regain d'antisémitisme s'abattait sur la Pologne. Has décide alors d'adapter à l'écran le recueil de nouvelles, dont *Le printemps* de Bruno Schulz, un juif polonais tué en 1942 par une patrouille allemande pour avoir quitté le ghetto. Terminé en 1973, le

film ne plaît pas aux autorités qui interdisent sa présentation à Cannes. Le film est alors sorti du pays en sous-main et obtient un Prix du Jury bien mérité.

Le récit est celui de la visite d'un jeune homme à son père malade dans un sanatorium. Peu à peu le spectateur est amené à comprendre que ce père, d'un judaïsme très présent, est mort ainsi que tous les autres hôtes de l'établissement et qu'il réside dans une dimension onirique.

Has a dû s'identifier à ce fils attentif et dépassé. La première scène sur le thème du voyage est un morceau d'anthologie : on suit le vol d'un corbeau sur un ciel rougi jusqu'à un gros arbre nouveau. L'oiseau disparaît du champ mais le travelling continue sur les branches dénudées et le cadre s'élargissant découvre l'encadrement d'une fenêtre où se tient un homme, immobile dans le contre-jour, regardant vers la caméra. La caméra recule en dévoilant des visages et des mains, la poitrine dénudée d'une femme endormie et tout un bric-à-brac éclairés par intermittence dans la pénombre. Le bruit se renforçant, on reconnaît celui d'un train et quelques notes de musique graves et dissonantes sur lesquelles s'inscrit le générique de début. Le contrôleur s'avance. « Tu trouveras ton chemin toi-même » dit-il à un jeune homme qui s'apprête à descendre. La quête du père est lancée.

Au cours du film, le temps se dissout dans le mélange poétique de succes-

sions de plans à dominante bleue et aux transitions faussement hasardeuses.

« Tournement, agitation, foule. Magma grouillant de peuples et de générations, multiplication infinie de Bibles et d'Iliades. Migration tumultueuse, enchevêtrement et bruit de l'histoire. Le chemin s'arrête là »

écrit Bruno Schulz dans *Le printemps*.

Jeu de poupées russes

Le roman de Jan Potocki, *Le manuscrit trouvé à Saragosse*, est fait d'histoires imbriquées qui s'ouvrent, en ouvrent d'autres, en referment, reprennent leur fil pour rebondir encore ailleurs. Dans le film tiré du roman et sorti en 1965, Has en garde la verve et l'esprit critique tout en introduisant quelques références à la société contemporaine, comme des scènes d'Inquisition évoquant la police polonaise. Il a aussi réalisé des drames psychologiques, comme *Les codes* (1966) ou *La poupée* (1968), où se révèle son extrême minutie dans l'élaboration d'images mélancoliques souvent chargées de symboles de décomposition sociale.

Après l'effondrement du communisme Has a créé une fondation pour aider les jeunes cinéastes qui se trouvaient dépourvus des aides que leur allouait le régime précédent. Il est décédé à Lodz en 2000 et la Cinémathèque lui a consacré une rétrospective en 2004.

Nicole Vercueil

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Téléphone

Courriel

Tarifs :

- Individuel : 30 € - à partir de 40€
 Bienfaiteurs :
 Couple : 40 € - à partir de 50€
 Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
 Autre : nous consulter

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
 7 l'Aire du Toit
 13127 VITROLLES



Des profiliens s'immergent

Les groupes parisiens ont pris part à une véritable séance de cinéclub, revisitant *L'Atalante*, *Les sept samouraïs*, *La nuit du chasseur*... lors de leur traditionnelle réunion de fin d'année, le 23 novembre, organisée sur le thème de l'eau au cinéma.

Ouvrant une matinée d'extraits de films, pour aller « de la pluie à la mer », Jean Lods a observé que, la plupart du temps, la pluie, au cinéma, est liée à la tristesse et à la souffrance. Elle est annonciatrice du drame à venir. Un passage de *The Ghost Writer* (Polanski, 2010) a mis en évidence l'effet dramatique de la pluie violente.

« L'idée de la pluie qui tombe préfigure le drame, l'image horizontale de la mer, plate, c'est celle de la mort », a ajouté J. Lods. *La comtesse aux pieds*

nus (Mankiewicz, 1954) s'ouvre avec l'enterrement de l'héroïne, sous les parapluies, avant de raconter son histoire tragique. Autre scène d'anthologie, le combat des *Sept samouraïs* (Kurosawa, 1954) aux côtés de villageois assiégés, sous la pluie et dans la boue : une belle pagaille car la guerre est sale et il n'y a en fait que des perdants.

Dans *Partie de campagne* (Renoir, 1936), a poursuivi Françoise Lods, la Seine nous informe sur les sentiments des jeunes gens. Elle commence par les bercer, mais à l'issue de leur brève rencontre, le temps change et la pluie picote la surface de l'eau. *L'Atalante*, que Jean Vigo venait de réaliser en 1934, peu avant sa mort à 29 ans, montre un fleuve noir, indifférent à la vie qui passe. Comme la vie, il coule et ne revient pas en arrière.

Le fleuve joue aussi un rôle glauque mais poétique dans *La nuit du chasseur* (C. Laughton, 1955) où la descente en

barque des deux enfants pourchassés reste un moment mythique. Quelques scènes de *Titanic* (J. Cameron, 1997), de *Et vogue le navire* (F. Fellini, 1983) et de *Chantons sous la pluie* (S. Donen, 1952) avant la pause, et l'assemblée a enchaîné avec la projection du *Couteau dans l'eau* (1962), premier long métrage de R. Polanski, présenté par Jacques et Christine Champeaux. Il s'agit d'un double huis clos, de deux hommes et d'une femme, sur un bateau, tourné en Pologne.

Une comédie belge, très décalée, surréaliste, *Iceberg* (Fiona Gordon et Dominique Abel, 2006), a conclu la journée. Malgré la conviction de Jean et Françoise Wilkowski pour défendre ce spectacle de clowns, dans la veine de Buster Keaton et de Jacques Tati, il n'a pas emporté tous les suffrages.

Françoise Wilkowski-Dehove

Le 2^e jury Pro-Fil



Le 2^e jury Pro-Fil. Si, si, il y a un homme dans le jury, mais il n'est pas sur la photo : Claude Bortone. De gauche à droite : Marie-Christine Griffon, Juliette Garrigues, Corine Trimbach, Camille Bortone

Il faut dire qu'ils ont eu de la chance : une journée de formation à la lecture de l'image, animée par Danielle Minot¹, les jurés de ce 2^e jury Pro-Fil au Ciné-Festival en Pays de Fayence ont pu travailler sous la houlette avisée de Juliette Garrigues². Et en plus, le grand jury étant présidé par Amer Alwan que les profiliens connaissent bien, les temps de discussion entre les films étaient aussi riches que chaleureux (v. le prix p. 5).

Waltraud Verlaquet

¹ Ancienne monteuse et un des membres fondateurs d'Ecole et Cinéma

² Compositrice de musique de films, elle a reçu le prix spécial du jury du Festival international Musique et Cinéma à Auxerre pour la bande originale du film *Loïen* d'André Téchiné. En 2004, elle a été membre du jury à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Elle étudie la mise en scène à la New-York Film Academy et a fondé une maison de production à New-York et une à Paris.

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Téléphone

Ville

Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil

7 l'Aire du Toit

13127 VITROLLES



Date :

Signature :

Le nouveau CA



Voici la photo du C.A. renouvelé, élu à l'A.G. du 12 octobre. Composé d'anciens et de quatre nouveaux, souhaitons-lui la meilleure réussite dans son action et ses initiatives pour assurer le rayonnement de notre Association. Jacques Champeaux prendra ses fonctions comme nouveau président le 1er fév. 2014.

25 janvier 2014 à Marseille

Le samedi 25 janvier aura lieu notre traditionnel 'samedi de Pro-Fil' de 9h. à 18h.

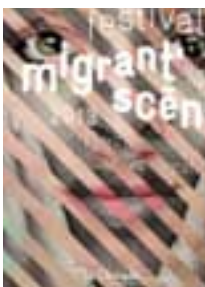
Nous avons choisi le thème suivant : « Autour de la présentation d'un film et de l'animation de débats : échanges et travaux pratiques ». Vous êtes tous cordialement invités à venir nous aider dans cette réflexion : la découverte d'autres pratiques ne peut que nous enrichir...

Pour que nous puissions organiser l'accueil et l'hébergement, il vous suffit d'annoncer votre venue quelques jours auparavant à l'adresse suivante : profilmarseille@yahoo.fr

Nous serions ravis de votre participation.

Paulette Queyroy

Migrant'scène



La Cimade et Pro-Fil collaborent pour le festival Migrant'scène 2013, consacré à des parcours de femmes :

Femmes résistantes, engagées dans les luttes, femmes exclues... Pour donner corps à ces histoires, le festival fera se rencontrer et se croiser des témoignages, des débats et de nombreuses manifestations culturelles.

(Voir l'article d'Elizabeth Pérès sur le site)

Présence Protestante

DIMANCHE 5 JANVIER

'Protestants... Parlons-en !' et un *Kairos* nouvelle formule : la première édition sera consacrée à la question des ministères des prêtres et des pasteurs.

www.presenceprotestante.com



Sorties en salle

FIN DECEMBRE :

- *La bataille de Tabatô* de João Viana (Portugal/Guinée Bissau, 1h19)
- *Le géant égoïste* de Clio Barnard (G.B., 1h31)
- *Le loup de Wall Street* de Martin Scorsese (USA 2H59) *Tel père, tel fils* de Hirokazu Kore-Eda (Japon, 2h00)

JANVIER :

- *Fruitvale Station* de Ryan Coogler (USA, 1h25)
- *Mère et fils* de Calin Peter Netzer (Roumanie, 1h52)
- *12 Years a Slave* de Steve McQueen (USA/G.B., 2h14)
- *Dallas Buyers' Club* de Jean-Marc Vallée (USA, 1h57)

FEVRIER :

- *C'est eux les chiens...* de Hicham Lasri (France, 1h25)
- *Le grand cahier* de Janos Szasz (Hongrie, 1h49)
- *Two Years at Sea* de Ben Rivers (G.B., 1h28)
- *For Those in Peril* de Paul Wright (G.B., 1h33)
- *Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch (G.B./Allemagne/ etc., 2h03)
- *Nebraska* de Alexander Payne (USA, 1h55)

DEBUT MARS :

- *Diplomatie* de Volker Schlöndorff (Allemagne/France)

Les + sur le site

- Prix des jurys œcuméniques de Mannheim, Montréal, Miskolc, Leipzig, Kiev
- Prix du jury Interfilm à Lübeck
- Prix du jury Pro-Fil au Ciné-Festival en Pays de Fayence
- 20 articles concernant les films du Cinemed ! (cliquez sur 'Autres festivals' de la rubrique 'Festivals' du menu du site, puis choisir 'Cinemed')
- Les émissions radio des derniers mois
- Elizabeth Pérès : 'Migrant'scène' (mettre Elizabeth comme auteur dans la case 'auteur' du masque de recherche)
- Le court-métrage *Wagah* de Supriyo Sen (2009) peut être visionné sur notre site (mettre le titre dans la case 'Un titre de film' du masque de recherche)

Crédits Photos

p.1 : © Detailfilm
p.3 : © Jérôme Prébois
p.4 : DR Zootrope Films
p.5 : ©Theatre of Dreams Entertainment Ltd.

p.6 : © Pyramide Distribution ; © Zelig Films Distribution
p.7 : DP
p.8-9 : © Golem Distribution
p.10 : © Sophie Dulac Distribution
p.11 : D.D.R
p.13 : © Rezo Films. DR

p.14 : D.R. ; © Detailfilm
p.15 : musée du Prado à Madrid, DP (Wikimedia Commons)
p.16 : Baba Yaga Films
p.18 : © Ciné-Festival en Pays de Fayence
p.19 : © Pro-Fil
p.20 : © Rezo Films



A la fiche

Cette rubrique ne présente pas toujours un film actuellement 'à l'affiche', mais une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LA PIROGUE

France, Sénégal 2012 - Durée : 1h25

Ce film a été présenté à Cannes dans la section Un certain regard et dans de nombreux festivals.

RÉALISATION : Moussa Touré - Scénario : Eric Névé et David Bouchet d'après une histoire originale de Abasse Ndione - Image : Thomas Lettelier - Musique originale : Prince Ibrahima Ndour

INTERPRÉTATION : Souleymane Seye Ndiaye (Baye Laye), Latty Fall (Lansana), Malamine Dramé 'Yalenguen' (Abou)

L'AUTEUR :

Moussa Touré est un réalisateur sénégalais né en 1958 à Dakar. Il a été éclairagiste de cinéma pour François Truffaut (*L'histoire d'Adèle H.*, 1975), Bertrand Tavernier (*Coup de torchon*, 1981), Sembene Ousmane (*Le camp de Thiaroye*, 1988), puis assistant réalisateur de Bernard Giraudeau pour *Caprice d'un fleuve*, 1995. Il a réalisé des longs métrages : *Toubab bi* (1991), *TGV* (1997), *5x5* (2004), *Nosaltres* (2005)... ainsi que de nombreux documentaires évoquant la situation actuelle de l'Afrique. Il a créé en 2002 un festival de cinéma au Sénégal.

RÉSUMÉ :

A bord d'une simple pirogue de pêcheur, une trentaine d'Africains quitte Dakar dans l'espoir de trouver une vie meilleure en Europe. Le film décrit leur cohabitation, leurs projets, leurs angoisses, les drames rencontrés (abandon des passagers d'une chaloupe en panne, violente tempête, panne

de moteur...). Les quelques survivants seront accueillis à la fin du voyage par la Croix-Rouge espagnole. Après avoir été réconfortés et soignés, ils seront renvoyés dans leur pays.

ANALYSE :

Ce beau film humaniste décrit une situation connue de tous. Mais Moussa Touré nous fait vivre de l'intérieur cette absurdité : dans l'univers grand ouvert de l'océan, un huis-clos étouffant. Trente personnes dans un espace exigu, condamnées à se supporter malgré les différences d'âge, de culture, de langue, de religion. Antagonismes exacerbés par les difficultés rencontrées. Et les difficultés ne manquent pas. La cohabitation, d'abord. La rencontre d'une autre pirogue en panne au milieu de l'océan : faut-il aider ces hommes ? Les abandonner est une épreuve douloureuse, mais il y va de la survie de tous. Et surtout il faut affronter une épouvantable tempête, magistralement filmée, qui détruit définitivement tout espoir d'atteindre l'Espagne.

Peu à peu se dessinent des portraits d'hommes, soulignés par des gros plans sur les visages de plus en plus marqués par la fatigue et l'angoisse : Baye Laye

le généreux, qui se sacrifie pour sa famille ; son frère Abou le musicien, toujours souriant et optimiste ; Lansana qui cherche à profiter de tout et de tous ; Samba le sage musulman, pieux et respectueux, qui essaie d'apaiser les conflits entre hommes ou entre ethnies ; Yaya, terrorisé par la mer, qui épuise les autres de ses plaintes incessantes... Mais aussi Nafy, passagère clandestine, objet de désir, condamnée à faire la cuisine pour se faire accepter, et menacée d'être jetée à la mer pour conjurer le mauvais sort.

Pendant ce temps, à Dakar, le gras Bourbi s'enrichit sans risque : il exploite la misère de ses compatriotes en organisant ces équipées. En face, l'Europe met en place l'humanitaire : la Croix-Rouge récupère les quelques survivants avec compassion, les nourrit, les soigne... et les renvoie chez eux deux semaines plus tard. Humanitaire, certes, mais humain ? Sans capitaine, sans moteur, sans espoir, ballotée entre les égoïsmes des puissants, très joliment décorée à l'extérieur mais étouffante à l'intérieur, cette pirogue est la métaphore d'une société à la dérive, qui a perdu tout horizon.

Jean-Pierre et Paulette Queyroy



Dans le cadre d'une collaboration avec le site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur pro-fil-online.fr toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VaP 17 : *Jimmy P. Psychothérapie d'un Indien des plaines* (Arnaud Desplechin) - *Le prochain film* (René Féret) - *Miele* (Valeria Golino) - *Tirez la langue, mademoiselle* (Axelle Ropert) - *Grand Central* (Rebecca Zlotowski) - *Ma vie avec Liberace* (Steven Soderbergh) - Trilogie : *Une enfance écossaise* (Bill Douglas) - *Ilo Ilo* (Antony Chen) - *Elle s'en va* (Emmanuelle Bercot) - *Alabama Monroe* (Félix Van Groeningen) - *Mon âme par toi guérie* (François Dupeyron) - *La vie d'Adèle, chapitres 1 et 2* (Abdellatif Kechiche) - *La vie domestique* (Isabelle Czajka) - *Haewon et les hommes* (Hong Sangsoo) - *Prisoners* (Denis Villeneuve) - *Gabrielle* (Louise Archambault) - *Baikonor* (Veit Helmer) - *Heimat* (Edgar Reitz) - *Histoire de ma mort* (Albert Serra) - *Omar* (Hany Abu-Assad) - *Attila Marcel* (Sylvain Chomet) - *Le médecin de famille* (Lucia Puenzo) - *Gravity* (Alfonso Cuarón) - *Transperceneige* (Bong Joon-Ho) - *Mes séances de lutte* (Jacques Doillon) - *Quai d'Orsay* (Bertrand Tavernier) - *La Vénus à la fourrure* (Roman Polanski) - *Borgman* (Alex Van Warmerdam) - *The Immigrant* (James Gray) - *La marche* (Nabil Ben Yadir)